

MARCEL JOUHANDEAU

Lettres
d'une mère
à son fils

nrf

GALLIMARD

PRÉFACE

Ma mère m'a écrit presque chaque jour pendant vingt-huit ans, de 1908, date à laquelle je l'ai quittée jusqu'à sa mort, survenue en 1936. Devant certaines pages dont la simplicité causait mon admiration, forçait quelquefois mes larmes ou mon sourire, j'hésitai à les détruire. Alors, je les entassais dans des cartons, mais de temps en temps débordé par l'abondance de la matière, contraint aussi par le peu de place dont je disposais à Paris, je les détruisais. Il m'est arrivé heureusement, à une époque troublée de ma vie, d'en confier deux précieuses liasses à une amie qui les a retrouvées par hasard et vient de me les remettre.

Les premières lettres étaient datées. Ma mère, encore dans le commerce, m'écrivait sans doute sur le comptoir de sa boucherie, auprès de l'agenda ouvert devant elle. Une fois retirée des affaires, comme elle devait le plus souvent ignorer le quantième du mois, elle se contenta d'indiquer le jour de la semaine. De là les difficultés presque insurmontables du classement de ces innombrables feuillets, infime partie cependant d'une correspondance quasi quotidienne et qui couvrit plus d'un quart de siècle. J'ai pu regrouper certaines époques autour d'une naissance, d'un mariage, d'un décès et ensuite les

fêtes qui partagent les années et qui me ramenaient régulièrement auprès d'elle m'ont permis de retrouver le rythme de nos échanges, de son chagrin de me quitter à sa joie de m'attendre. Enfin, la présence obsédante d'une préoccupation ou d'un objet qui reparaissent périodiquement sous sa plume m'aident à renouer de plus menus ensembles : en 1926 par exemple, la trottinette que Marthe désire, qu'elle obtient et qu'elle chevauche dimanche et jeudi ; le manteau qu'une couturière n'en finit plus de réparer et auquel on revient comme à un refrain terre à terre après l'envol d'un couplet trop tendre. Mais malgré tous mes efforts pour être exact, peu importe après tout que demeure imparfaite la chronologie d'une suite d'épîtres où aucun fait historique n'est jamais mentionné, où il ne s'agit que des rapports de deux âmes, de la destinée d'une famille et des faits divers d'une petite ville.

L'unité d'une correspondance aussi étendue est assurée par le ton très particulier, par la nuance tout à fait rare, par la continuité sans fissure, par l'intensité sans fléchissement ni répit, par la pureté sans ombre ni l'ombre d'une altération de l'amour maternel qui s'y donne libre cours. Comment cette femme si humble et sans culture sut-elle dès l'origine le porter à ses confins et le conserver jusqu'à son dernier jour entier, intact ?

Les événements légers ou graves que ce sentiment traverse ne l'épuisent ni ne le diminuent ; ils le nourrissent, le divertissent, sans le disperser. Rien ne le lasse, tout le fortifie, l'accroît ; que je sois aux prises avec des difficultés, il se fait vigilant, d'autant plus perspicace que je suis plus menacé et toujours de bon conseil, sans prêcher. Esclave d'abord de son magasin, prisonnière toujours de ses devoirs envers mon père, envers ma sœur et ses petits-enfants, envers sa maison, ma mère me

donne tout ce qu'elle peut ravir à tous, sans trop léser personne. A mesure qu'elle ne vit plus que du sentiment exclusif qui nous vouait l'un à l'autre, sa vie intérieure progressivement s'approfondit et s'illumine jusqu'à atteindre la suprême grandeur. Certes, rien ne la distrait jamais de sa candide et douce passion, tout l'y ramène ou l'y retient. A force de ne songer qu'à moi, elle a beau n'avoir aucune érudition, la richesse de sa sensibilité supplée à tout ce qui lui manque, alerte son intelligence, la tient en éveil, l'affine, la creuse ; pas la moindre lacune, ni défaillance, ni insuffisance jamais ; au contraire toutes les intuitions, toutes les divinations et voilà qu'elle improvise une sagesse qui dépasse en dignité et en efficacité celle de bien des philosophes, qu'elle se montre apte à conduire à travers de mystérieuses embûches qu'elle ignore elle-même, toute simple petite marchande qu'elle est, un homme, un écrivain, son fils, à qui toutes ses peines de mère ont permis de s'élever au-dessus d'elle par ses études et qui est comme une image d'elle-même, où elle se contemple et s'achève, mais sans s'abandonner tout à fait à lui ; elle le contrôle et le juge. Debout sur la hauteur, elle pressent de loin l'écueil, quelquefois en rêve et crie dans la nuit : casse-cou ! mais cela sans phrase. Le seul exemple de sa vie est un enseignement et, sans y insister, en le remettant seulement chaque matin sous mes yeux, sa lettre quotidienne me guide et me garde, comme un fanal. Sévère avec enjouement, gaie sans aucune faiblesse ni relâchement, elle m'insufflait son énergie dès l'aurore et j'en sentais ma force redoublée. Toutes les joies, toutes les fantaisies qu'elle savait naturelles à mon âge ou conformes à mes goûts trouvaient grâce devant elle, pourvu qu'elle me crût soumis à de certains devoirs imprescriptibles, à une discipline élémentaire, à des scrupules secrets, à une exigence terrible qu'elle voulait commune à elle et à moi. Elle m'obligeait sans contrainte au respect d'une règle

d'or, parallèle à la sienne et chacun des mots qu'elle chargeait de sens pour moi ou d'un pouvoir magique était à la fois comme une leçon et un breuvage, un élixir. L'audace, l'intrépidité, le courage en personne, voilà ce qu'elle était. Non, rien ne lui semblait plus honteux que la lâcheté, aussi en a-t-elle, dès l'origine, formé en moi l'horreur et n'eussé-je été tenu qu'à prendre ma part dans ce dialogue auquel elle m'invitait sans cesse, c'était une religion suffisante, l'impossibilité pour moi de déchoir irrémédiablement. Du moment que j'entendais sa voix, que je lui répondais, c'est au sublime que je souscrivais, en même temps qu'au surnaturel, au naturel, à la vérité que j'adhérais en elle chaque jour.

Cependant, si à ce fond admirable une forme adéquate n'avait fait écho, tout était perdu. Le miracle, c'est qu'ignorant tout, excepté son métier, elle ait su par amour se créer peu à peu une langue capable et d'exprimer dignement tout ce qu'elle éprouvait de noble et de peindre tout ce qu'elle voyait avec assez de lucidité pour attacher un lecteur qu'elle savait des plus difficiles, que la moindre vulgarité pouvait rebuter, auprès de qui faute de délicatesse elle pouvait perdre en une seconde son crédit, qu'une simple affectation surprise chez elle pouvait rendre soupçonneux. Or, du soir au matin elle inventa son langage, un langage qui n'était qu'à elle, susceptible de plaire et d'amuser, d'enchanter peut-être celui qu'elle aimait. Certes, personne ne sut mieux qu'elle ce qui lui faisait défaut et ses fautes d'orthographe l'humiliaient, la meurtrissaient, mais une fois pour toutes entre nous, nous avons fait litière de ce préjugé imbécile, et s'il est une chose dont elle n'ait jamais douté, c'est de son style, de son éloquence, de la valeur, de la portée persuasive, du charme qui se dégageait pour moi seul de sa méditation écrite. Instinctivement

elle avait deviné qu'à mettre toute son âme dans ses paroles, il n'est pas possible que celles-ci n'y gagnent quelque éclat, quelque beauté. De munificence en munificence, elle espérait les faire davantage resplendir à mes yeux, non pas comme brillent les pierres précieuses, mais les simples dans la nature sous les pas de Dieu.

Admirable effort instinctif de cette lettre quotidienne pour ne pas devenir ennuyeuse, monotone, pour ne pas se répéter. A relire d'affilée toutes ces confidences, on est confondu par la diversité des tours, par la variété des allusions et des récits. Chaque année a sa couleur propre, chaque jour sa nuance respective. Quel art ne dut-elle pas, sans le savoir, imaginer à mesure ! comme d'autres la géométrie à leur usage, elle réinvente au sien et au mien toutes les figures de la grammaire et de la rhétorique : syllepse, litote, ellipse ne se fabriquent pas sur mesure ni ne se commandent ni ne s'imitent. Spontanément elles naissent de la pensée vivante et de l'émotion qui à travers elles se fait jour malgré tout ; elles jaillissent de source, s'engendrent l'une l'autre, de raccourci en raccourci. A-t-on quelque chose à dire en effet, y met-on quelque passion si l'on est de qualité, on découvre tous les rythmes, toutes les adresses, toutes les subtilités dont les mots sont capables, grâce à un souci qui ne s'apprend pas, qui se surveille à peine, qui est ou n'est pas, qui correspond à la suggestion d'une âme, aux réalités qu'elle aperçoit en elle ou à l'entour. C'est ainsi que ma mère s'est trouvée capable de se forger tout d'un coup et peu à peu avec plus de précision tout un arsenal de signes qui lui permirent de traiter chaque jour de tout ce que rien ne l'avait préparée à exprimer. Pour me plaire, elle orne, elle décore, elle pare, elle illustre sa page d'écriture, comme si tout de suite elle avait pressenti l'avantage qu'elle pouvait tirer auprès de moi de sa situation privilégiée : elle sait tout ce qui m'intéressera, tout ce qui peut séduire mon regard

intérieur, ma curiosité, nourrir mon besoin d'observation : ainsi peuple-t-elle à mesure le monde qu'elle traverse des silhouettes qu'elle rencontre, vite campées d'un mot. Elle me propose l'idée que je développerai ou elle amorce le dessin que j'achèverai. Le coup d'œil juste qu'elle darde sur les gens et les situations extraordinaires qui retiennent son attention la frappent si vivement qu'elle en grave aussitôt le caractère essentiel, comme une médaille et me l'envoie : je me souviens en particulier d'une lettre perdue qui m'apporta le sujet de « Mélanie Lenoir » : une religieuse laïcisée, réduite à la misère et à l'abandon, venait de mourir au lupanar que tenait sa sœur et l'on avait dressé la chapelle ardente dans l'écurie, pour épargner aux prêtres l'humiliation de venir prendre devant la porte du mauvais lieu le corps de leur sainte. Rien d'appuyé, rien de lourd ni de froid ni de forcé. L'essentiel est vu et signalé à bon entendeur. Rien qui entache, embourbe ou abaisse le haut caractère du fait brutal ou qui veuille surfaire une anecdote. Rien qui ne soit dans le registre d'une simple lettre adressée par une mère à son fils. Oh ! pas de sermon ! pas de prétention non plus à collaborer ! Loin d'elle ce mauvais goût. Tout cela, s'il est vrai au fond, n'effleure jamais sa conscience. Elle l'ignore. Un visage a-t-il surgi devant elle, sur son horizon, un groupe se détache-t-il qui la bouleverse ou l'intrigue, si elle ne connaît pas le mot « pittoresque » elle est sensible à la chose : elle appuie sur le déclic et je reçois le cliché : c'est tout. D'ailleurs, si elle cède à cette manie qui est la mienne, sans doute est-ce bien plus pour nous maintenir dans une atmosphère qui nous est chère et commune à l'un et à l'autre et moins pour me souffler un conte ou m'indiquer un portrait à faire. Le comble, c'est que ces êtres que nous nous plaisons à évoquer et qui nous en ont tant voulu de l'état que nous avons fait de leur histoire, nous les aimions, nous les adorions ensemble ; même ceux qui

nous faisaient souffrir ; nous chérissions jusqu'à leurs tares ; elles nous fournissaient de tels sujets de réflexions et les malheurs qui les escortaient nous étaient si sensibles que nous ne jugions personne : il suffisait que nos intelligences eussent eu l'occasion de s'exercer et nos cœurs de battre plus fort à l'unisson devant le mystère qui nous visitait à travers leurs humaines espèces. Se jouait-il sous ses yeux une tragédie ou une comédie, elle en enregistrerait quelques menus propos, pour me mettre sur le chemin et me laisser le soin de conduire jusqu'au bout le dialogue ou de reconstruire la scène ; de sa part pas de maldonne et si elle s'abandonnait d'aventure à pousser l'analyse elle-même, c'était toujours comme malgré elle, mais ce n'était jamais sans bonheur. Impossible de la surprendre en défaut, parce que peut-être, justement pour me laisser le plaisir d'achever, de parfaire, elle glissait. Rien de trop et au trot ! C'était sa devise. Quel modèle ! quel parangon de style, sans cesse à ma portée ! Et, en n'achevant pas, le plus souvent, c'est elle qui a été parfaite, d'une parfaite élégance.

Ce qui est sûr, c'est que nous avons créé à nous deux, par le moyen de ce journal inimitable, un monde qui nous était commun, que nous habitions seuls ensemble et que ma mère est à l'origine de cette création privée, miraculeuse, même si on ne lui reconnaît aucun intérêt objectif. Et sans doute n'a-t-elle jamais su tout à fait ce qu'elle vivait ni à quoi elle participait ? sans doute n'avait-elle qu'une vision fragmentaire, successive et sans ambition des sphères où je me mouvais autour d'elle, plus averti qu'elle, d'autant moins inspiré. Jamais elle n'a fait le tour ni elle n'a voulu connaître les abîmes ni les sommets ni le centre ni les confins de cet univers qui fut le nôtre et elle n'entra pas dans les perspectives que je concevais. Si elle m'aïda à me construire un vocabulaire, elle n'en a pas déchiffré l'énigme. Si elle a baptisé Véronique, elle

n'a pas su ce que Véronique était pour moi tout à fait et le personnage de M. Godeau ne lui fut jamais révélé tout entier ; elle avait la pudeur d'ignorer en moi tout ce qui ne regardait pas ma mère. Les âmes familières qui gravitaient sans cesse autour de nous n'étaient pas pour elle ce qu'elles étaient pour moi ; ma mère se contentait de sa part et j'avais la mienne qui n'était pas la plus pure ni la plus ineffable, parce que je prétendais n'en rien oublier.

Quel mot juste chaque fois qu'il s'agit pour moi d'une femme que j'aime ou que je crois aimer ! Quel tact en 1910, au moment de ma première aventure sérieuse ! J'avais vingt-deux ans. Mais bien plus étrange, stupéfiante, l'attitude sereine de cette femme étrangère à toute littérature, devant l'autodafé que je venais de consommer en 1914 : tous mes manuscrits brûlés de mes mains en une nuit : elle en savait le prix, elle savait le prix que j'y attachais, qu'ils étaient pour moi tout, que je ne me déplaçais jamais sans eux et que j'aurais préféré tout perdre plutôt que de ne pas les garder. Après cette catastrophe, elle ne tentera d'abord de m'éloigner d'écrire que dans la mesure où je serais capable de me contenter d'autre chose, mais du moment qu'elle s'aperçut qu'il n'y avait rien à entreprendre contre une vocation si impérieuse, non seulement elle la toléra, elle la favorisa, elle l'encouragea ; elle la soutiendra, elle la défendra contre une ville entière, contre toute sa maison coalisée, liguée autour d'elle et de moi, elle la défendra même contre moi. En 1927, en mon absence (j'étais en Autriche), deux de mes livres soulèvent l'indignation de tout le pays et de tous les miens : si j'avais été là, on me vilipendait, on m'écharpait. Dieu la garde, elle seule, de m'abandonner ! elle fait front de toutes parts à chaque seconde, contre tous. Recluse, reléguée dans son silence, elle n'exulte que de sa fidélité à elle et à moi, insensible à tout le reste, à tous maux, à tous les outrages, pourvu que mon père nous demeure, qu'il reste

à peu près notre comparse ; elle s'y emploie. Et c'est au cours de cette crise sans précédent qu'elle donne sa mesure, que sa vie et son âme atteignent leur splendeur et que notre correspondance s'élève à son zénith. Le calvaire de ma mère, pourtant, ne commencera que plus tard, quand elle devra au commencement malgré elle et à la fin de parti pris me partager avec une autre femme, ma femme. A peine a-t-elle lutté d'abord et de quelles armes probes, loyales elle s'est servie ? Ce n'est pas contre le mariage certes qu'elle s'inscrit jamais ; au contraire, mais sur l'objet de mon choix qu'elle veut avoir le droit, le devoir de se prononcer et j'avais élu l'in vraisemblable, comme par gageure, comme pour la heurter, comme exprès pour la décevoir, pour la mettre au défi d'accepter, pour la pousser au bout d'elle-même, mieux, hors d'elle-même ? Non pas. Avec quelle réserve discrète elle risque l'objection, arguant qu'il s'agit après tout de son bonheur autant, plus que du mien, si je dois être malheureux marié, mais vite elle ajoute : « Fais ce que tu veux de toi et de nous. La femme que tu conduiras chez nous sera notre fille comme tu es notre fils, sans que nous ayons pu non plus te choisir. Tu nous as été donné et tu t'es fait toi-même. Mais ne sois pas trop dur avec nous, je t'en prie, qui ne sommes plus que deux pauvres vieux sans défense contre toi. »

Quand j'hésiterai entre deux activités : le journalisme ou l'enseignement, elle interviendra encore, toute vieille femme qu'elle fût et tout homme que je fusse devenu, pour donner son avis et la sûreté, la pertinence de son jugement, son autorité l'emportera. Peu lui importent les traitements qui flattent la cupidité ou l'ambition. Elle ne me supplie que de demeurer fidèle à la ligne qui est celle de toute ma vie ; elle ne m'engage qu'à ne pas sortir des limites de ma nature et de mes dons, de ce qu'il y a de meilleur en moi, de ce que j'ai toujours été, de ce que je ne peux pas cesser d'être ni d'aimer, sans renoncer à moi-même : son dernier mot et son dernier geste

m'ont fait une loi de la modestie qui n'exclut pas, qui aspire au contraire à protéger le plus légitime et le plus royal orgueil.

A la fin de sa vie, la religion qu'elle pratiquera est bien originale, lui est bien personnelle. Personne n'est moins dupe de l'accessoire, mais personne ne s'y amuse davantage, sans que rien de l'essentiel lui échappe. On dirait qu'elle consent, qu'elle condescend à ces faiblesses et à ces misères, pour demeurer, en même temps que sublime, humaine, une pauvre petite femme comme les autres.

En somme, que trouvera-t-on dans ces pages ? La courbe journalière la plus fidèle des battements d'un cœur de mère qui les enregistre minutieusement un à un et une sorte de chronique familiale et provinciale, comme il n'en existe pas d'autres ? Jean Paulhan, dès la lecture des deux premières années, m'écrivait : « Je ne pensais pas que ce fût si grand et si pur ! quelle eau éblouissante ! (Et comme tout y devient passionnant, plus qu'une aventure, plus qu'un roman). » On surprend à chaque heure du jour dans la maison les gestes familiers de gens que l'on connaît bien ; leurs rapports avec le linge ; celui des confitures et de la mort sont notés et sans aucun souci de paraphrase, parce que c'est ainsi, parce que c'est comme ça, la vie, parce que c'est la vie. On y assiste aux émois de la petite cité : une femme vient de mourir, en pleine rue, appuyée à l'épaule de mon père ; un incendie a dérangé le sommeil de ce peuple paisible ; un mariage va traverser la cour de la mairie et tout le monde se jette aux fenêtres pour voir le cortège ; vous êtes bien tranquille chez vous, une voix de la rue vous appelle ; celle d'une des femmes chargées d'annoncer un enterrement. Les dimanches et leur mélancolie y sont vécus sous nos yeux chacun pendant près de trente ans, sans changer rien

à leurs rites, à leur cérémonial rigoureux et cependant aucun n'est semblable à un autre.

Ainsi, grâce à cette épître quotidienne, jamais entre ma mère et moi, entre ma petite patrie et moi, entre le surnaturel, la nature et moi le cordon ombilical n'a été rompu avant ma quarante-huitième année et c'est à ce mirage que je dois le peu de simplicité, le peu de vertu que j'ai gardé à travers tant d'erreurs personnelles et les dangers d'une époque sans grandeur.

P.-S. Quand, en 1935, la N.R.F. publia, sans nom d'auteur, quelques-unes de ces Lettres d'une mère à son fils :

« On dira plus tard, aurait prétendu Claire de Sainte-Soline, au point de Guéret, comme on dit au point d'Aubusson, mais ce ne sera pas du style de Jouhandeau, ce sera du style de sa mère. » Rien ne pouvait me rendre moins jaloux.

Henri Massis, lui, pensa avec Brasillach que ces lettres pouvaient être de la mère de Colette. Non. La célèbre Sido savait qu'elle écrivait, quand elle prenait la plume, et savait qu'elle savait écrire. Rien de tel chez ma mère qui recourait à ce moyen de fortune, comme à un pis-aller, seulement parce qu'elle n'en avait pas d'autre pour me rejoindre.

Marcel Jouhandeau

1910

Naissance de Paule, fille aînée de ma sœur.

Drame causé par l'arrivée d'Émilie M. à Paris.

(Voir Les Chemins de l'adolescence.)

On retrouvera cette Émilie dans tout le cours de ma vie.

*J'insère dans mes Journaliers 1970 une lettre
de ma sœur qui m'apprend sa mort édifiante.*

Jeudi 13 octobre.

Ne va pas te faire de mauvais sang pour ce logement¹. Je suis contente que tu aies ces deux petites pièces, une pour travailler et l'autre pour dormir qui sera toujours propre. Avec tous ces livres, il est bien difficile de mettre de l'ordre. 350 francs, c'est très bien par le fait. Et comme tu seras mieux, bien plus à ton aise, et tu seras chez toi pour tout le temps. Je voudrais déjà que tu y sois, mais sans te fatiguer, il vaut mieux rester un jour de plus à l'hôtel que de te rendre malade. Je rabâche, toujours dans la crainte que tu te négliges pour faire des économies. Et ensuite malade, on dépense bien plus et avec du tourment, car si tu étais malade, moi je ne vivrais plus. Dis-moi comment tu t'arranges pour tes repas. Ta sœur me parle, je suis obligée de lui dire de se taire, ne sachant plus ce que j'écris.

Ton père est toujours fort gentil pour moi. Il revient de la foire par un bien vilain temps, mais il a été heureux de trouver un bon déjeuner qui l'a bien vite remis de ses fatigues.

1. 26, rue Gay-Lussac, au 6^e étage, fenêtres à balcon sur la rue.

MARCEL JOUHANDEAU

Lettres d'une mère à son fils

Marcel Jouhandeau a quitté Guéret en 1908 pour s'installer à Paris où sa mère lui écrit presque chaque jour : pendant vingt-huit ans, jusqu'à sa mort survenue en 1936. Que trouvera-t-on dans les pages de ce journal inimitable d'une commerçante dont le mari était boucher dans l'un des plus petits chefs-lieux de France? La préface émouvante de Jouhandeau nous le dit : « La courbe journalière la plus fidèle des battements d'un cœur de mère enregistre minutieusement un à un une sorte de chronique familiale et provinciale, comme il n'en existe pas d'autre. On surprend à chaque heure du jour dans la maison les gestes familiers de gens que l'on connaît bien ; leurs rapports avec le linge ; celui des confitures et de la mort sont notés et sans aucun souci de paraphrase, parce que c'est ainsi, la vie. On y assiste aux émois de la petite cité : une femme vient de mourir en pleine rue, appuyée à l'épaule de mon père ; un incendie a dérangé le sommeil de ce peuple paisible ; un mariage va traverser la cour de la mairie et tout le monde se jette aux fenêtres pour voir le cortège ; vous êtes bien tranquille chez vous, une voix de la rue vous appelle, celle d'une des femmes chargées d'annoncer un enterrement. Les dimanches et leur mélancolie y sont vécus sous nos yeux, chacun pendant près de trente ans, sans changer rien à leurs rites, à leur cérémonial rigoureux et cependant aucun n'est semblable à un autre.

« Ainsi, grâce à cette épître quotidienne, jamais entre ma mère et moi, entre ma petite patrie et moi, entre le surnaturel, la nature et moi le cordon ombilical n'a été rompu avant ma quarante-huitième année et c'est à ce mirage que je dois le peu de simplicité, le peu de vertu que j'ai gardé à travers tant d'erreurs personnelles et les dangers d'une époque sans grandeur. »



9 782070 280087



71-X A 28008 ISBN 2-07-028008-X

Extrait de la publication